



## Eloge du temps perdu

Un petit clocher de cocagne, la nuit, le jour, dans ma campagne, un chien roupillant à poings fermés à mes pieds, au coin du feu, sur les genoux un livre qui s'ouvre de lui-même aux pages que j'aime. Elle est belle, cette chanson de Jeanne Moreau. Elle rappelle que nous ne sommes pas forcément des esclaves volontaires. Qu'il faut laisser de la place aux temps morts, car ils font partie du temps vivant.

Faut-il tout de même que nous détestions le temps pour dire sans cesse qu'on doit le tuer ! Chaque instant sera rempli. Il ne peut y avoir un seul moment de vide. Pourtant, il y a des retards qui sont de vraies dissidences, des rébellions précieuses, de petits clins d'yeux au temps, des actes manqués où l'on se retrouve soi-même, où on laisse les idées nous traverser.

Notre siècle se fait une gloire d'être celui d'une vie intense, efficace, rentable, productive. Ce n'est qu'une vie agitée, fébrile, qui saccage l'existence aussi bien que la nature. La virtualisation du réel enchaîne plus que jamais les hommes dans cette course de vitesse qui marque notre époque de sa lèpre. Mais la vie n'est proprement humaine que si elle comprend de la lenteur. Car le temps ne respecte pas ce qui est fait sans lui.

Nous avons commis le péché de Niobé. La faute de cette fille de Tantale, c'est d'avoir cru que la quantité suppléait au bien. Elle se vantait de ses nombreux enfants et se moqua d'un dieu qui n'en avait engendré que deux. L'Olympe décréta son châtement. Elle fut transformée en rocher après avoir vu sa progéniture entièrement décimée. Le rocher existe toujours, quelque part en Grèce. On lui voit des yeux d'où suinte une source qui fait penser à des larmes.

L'injonction moderne, c'est d'être surmené. Mais nos agendas électroniques sont remplis de rendez-vous inutiles. Le vocabulaire contemporain regorge de mots impressionnants, généralement anglo-saxons, qui servent d'étiquette noble à beaucoup de choses creuses. Le team building, par exemple. Tout le monde doit se débarrasser de son stress en allant galoper avec ses collaborateurs en culottes courtes sur un pré d'herbe fraîche. Et que de réunions dont l'accumulation signe l'importance de celui qui les collectionne.

J'avais dans mon enfance deux tantes-demoiselles dont on disait tout bas qu'elles avaient eu plus d'une occasion de se marier mais qu'elles n'avaient pas voulu. Leur mission particulière semblait être de veiller sur une vieille grand-mère, ou sur une servante arrivée au bout de sa carrière, et de gâter leurs neveux. L'une d'elles nous cousait des déguisements. L'autre m'associait à d'interminables dévotions en échange desquelles elle me rémunérait d'une violette. Je me souviens de la joie intense éprouvée lorsque, après une longue attente, j'obtenais le déguisement lentement confectionné, ou que je savourais l'éblouissante et rare saveur du bonbon acidulé si patiemment mérité. Le « tout, tout de suite » n'existait alors pas. Cette incarnation dans le réel décuplait le plaisir.

Voilà pourquoi je ne veux pas être de ceux qui disent qu'ils n'ont pas le temps. S'il vous plaît, mon temps à moi, laissez-moi l'habiter à la première personne et découvrir que je ne l'ai jamais autant que quand je le perds.

Par le Chevalier Jean de Codt  
Pour la newsletter de juin 2022